

## 16. Amère victoire !

« Quand vient l'aube... » prononça timidement, le grand Bou Marza lançant un regard effrayé en direction des premiers rangs pour s'assurer qu'il commençait bien...

- - - Et pourquoi pas « Quand Marilyn Monroe frappe à cette porte... ?

répondit sèchement le professeur toujours assis à son bureau et de fort mauvaise humeur comme chaque lundi matin. L'élève à qui il s'adressait était planté sur l'estrade devant le tableau vert immaculé à cette heure de la journée.

- « Bou Marza, donnez-moi une phrase avec une subordonnée circonstancielle de temps » avait été la question posée.

Notre professeur agrégé de lettres, M. Millet-Lepage, venu de Paris deux ans plus tôt ne semblait pas nous porter une grande tendresse. Pour lui, nous étions tous des enfants gâtés et, qui plus est, des fils de nantis donc de mauvais élèves par définition. Bou Marza faisait partie du lot et, ce jour-là, interrogé dès la première heure de cours, notre camarade eut toutes les peines du monde à terminer sa phrase, se doutant bien qu'il ne tarderait pas à quitter le podium !

Comme chaque fois que l'un des nôtres passait au tableau, c'était toute la classe qui souffrait ! On souffrait pour l'élève infortuné qui avait eu le privilège d'être distingué parmi tous les autres et qui passait un mauvais quart d'heure sur le gril mais aussi pour nous-mêmes car on pressentait que l'épreuve ne s'arrêterait pas avec lui. N'étant pas de taille à résister à l'entreprise destructrice du professeur qui le harcelait méchamment, on savait que notre pauvre Bou Marza remercié, pour ne pas dire congédié,

=> Millet s'en prendrait à quelqu'un d'autre. C'est ce que nous appelions bénéficier d'une mauvaise pioche ! Le résultat ne se fit pas attendre :

- « A ta place zéro, imbécile ! Tu nous fais perdre notre temps, retourne chez toi, l'agriculture a besoin de bras ! »

Le suivant, bénéficiaire de la mauvaise pioche, fut notre ami Martinez. En entendant prononcer son nom, Marti (c'était ainsi qu'on l'appelait entre nous) avait blêmi et tremblé de tout son corps. Derrière ses lunettes épaisses et sombres, la peau du visage grêlée portait encore les traces indélébiles d'une varicelle mal soignée. Marti n'était pas du genre à se laisser faire. C'était un baroudeur. Un vrai dur. Là encore nous avions compris que l'interrogation ne durerait pas.

...Non pas que l'élève ne soit pas capable de se défendre, bien au contraire, mais il y avait une telle incompatibilité de caractère entre l'élève et son maître qu'on pouvait être assuré du résultat. Millet posa sa question (la question qui tue !) et sans attendre jusqu'au bout la réponse, visiblement agacé par Marti qui lui récitait dans le texte le Castex et Surer (*notre* «

*Manuel des Etudes Littéraires Françaises* ») qu'il avait appris par cœur, le professeur renvoya à sa place notre camarade :

- « Martinez, vous ne faites que répéter bêtement ce que vous avez lu. Savez-vous seulement ce que signifient vos paroles ? C'est du psittacisme ! On ne peut davantage parler pour ne rien dire !

Retournez à votre place. Un zéro que vous n'aurez pas volé » !

Millet allait ajouter encore un mot quand il grimaça affreusement comme s'il venait d'être foudroyé.

Marti, visiblement soulagé, regagna sa place en maugréant et en traitant le prof de tous les noms qui cette fois ne figuraient pas dans le manuel de français !

A la sortie de l'hiver relativement court, l'Algérie connaît parfois de belles journées ensoleillées et ce jour-là, sans bien savoir pourquoi, M. Millet nous parut très en forme et même tout à fait sympathique.

Avant d'entrer en classe, ses élèves rangés par deux, il ne semblait pas pressé de nous faire entrer et nous questionnait avec beaucoup de bienveillance sur nos dernières vacances... Visiblement il semblait heureux d'apprendre que Taddéi habitait le petit village de Renan, que Menjou était originaire de Saint-Maur, que Pinazo venait d'Assi-Bou-Nif et Villot d'Arzew..., que le père d'Albérola était pharmacien..., que Nordine avait perdu le sien ..., que celui de Puertas était cordonnier... Il était curieux aussi de savoir ce que nous souhaiterions faire plus tard comme profession...

C'est ainsi que YSL (Yves Mathieu St Laurent) lui répondit qu'il serait un jour un grand couturier et que son nom apparaîtrait en lettres d'or dans les plus grandes capitales du monde ! Une façon aussi de se venger de l'attitude machiste et peu amicale que lui manifestaient certains camarades qui n'en croyaient pas un mot.

Heureux d'avoir autant appris de nous en si peu de temps, Millet donna l'ordre d'entrer ce qui mit fin à l'entretien. Nous nous installâmes légèrement excités par ce moment délicieux qu'il nous avait été donné de vivre, quand tout à coup, Millet prend son calepin, l'ouvre... et le referme aussitôt ! On pense alors qu'il n'y aura pas ce jour d'interrogation et les visages rayonnent de plaisir. Le professeur, souriant lui aussi, lance un regard circulaire et tente, c'est du moins ce que l'on pense, de retrouver de mémoire tout ce que nous lui avons appris de nous : notre nom, le lieu de résidence de nos parents et la profession que nous envisageons dans l'avenir : Nicoli... Beni-Saf... professeur d'éducation physique ? Est-ce exact ? Mathieu St Laurent... Oran... couturier ? Garcia... Lourmel... Enseignant ? Grabli... Mostaganem... Médecin ? Menjou... Saint-Maur... (je ne sais plus ?) Villot... Arzew... Ingénieur...

C'est pratiquement un sans-faute et nous le félicitons d'avoir pu en si peu de temps mémoriser tous ces noms et les associer correctement. Plus de la moitié de la classe est conquise et aspire à entretenir des rapports plus chaleureux désormais avec M. Millet.

Hélas, le lendemain ou le surlendemain, M. Millet a repris ses mauvaises habitudes. Sitôt entrés, il fouille nerveusement dans son cartable et en retire le maudit calepin. C'est notre ami

Gepeto, surnom qui lui a été donné depuis que ..., qui ouvre le feu. – Galan, pouvez-vous très simplement me situer les « Mémoires d’Outre-Tombe » dans l’œuvre de Chateaubriand ?

C’est un ouvrage en grande partie autobiographique. Qu’est-ce qui vous paraît primordial dans cette œuvre et en quoi le style de Chateaubriand diffère-t-il de celui de George Sand dans « Histoire de ma vie », autre ouvrage autobiographique ?

Nous savons que Gepeto est bon élève pour ne pas dire excellent, mais Millet, parce qu’il le sait lui aussi, n’a-t-il pas poussé le bouchon un peu trop loin ? Notre champion qui a besoin de se concentrer, préfère se donner du temps, aussi nous ne sommes pas étonnés de l’entendre répondre :

- « Vous pouvez répéter la question, s’il vous plaît, Msieu ? ».

Millet s’exécute et notre cadavre avec le calme requis va répondre d’une façon admirable à l’ensemble des questions posées.

C’est un puits de science ! Nous l’aurions applaudi si cet usage avait eu cours à l’époque, mais notre silence, et plus encore, celui de M. Millet lui montra à quel point il avait bien répondu.

- C’est bien ! Se contenta de répondre le prof, visiblement satisfait. Vous pouvez retourner à votre place.

Pour ce fils de colon, comme pour tous les autres, Millet était une peau de vache, et même si ses allures d’homme du monde plutôt élégant dans son manteau sombre coupé trois quarts, sa pipe bien en avant et son crâne parfaitement lisse et rasé à la Tarass Boulba, l’homme, même bardé de diplômes, ne nous plaisait pas du tout.

Certes ses confrères et surtout l’administration du lycée (censeur et proviseur en tête) semblaient le porter aux nues mais nous, ses élèves qui le subissions chaque jour, savions que l’habit ne fait pas le moine !

Ses cours d’abord, peu stimulants, il les dictait à partir de photocopies qu’il tenait bien rangés dans son cartable à serrure argentée. Le personnage ensuite, affable avec ses collègues, les femmes surtout, et fort présomptueux ne laissait personne indifférent. Il avait un faible pour l’actrice américaine Marilyn Monroe et chacun de ses exemples la mettait en scène ! Très délicat dans ses manières, il suçait très souvent de petites pastilles probablement pour rafraîchir son haleine et se donner, pensait-on, une certaine contenance et fière allure...

- « Supposons, dis-je, que Marilyn Monroe ouvre cette porte à l’instant... » l’exemple s’accompagnait d’un large sourire gourmand qu’il n’avait même pas la délicatesse de cacher pensant probablement attirer davantage notre juvénile et mâle attention (le lycée Lamoricière d’Oran n’étant pas mixte) ... A peine entré en classe, il s’asseyait au bureau, rangeait sa pipe, chaussait ses lunettes à grosse monture, et sans même nous adresser le moindre regard, ouvrait son calepin redoutable où se trouvaient alignés dans l’ordre alphabétique les noms des élèves.

Il procédait toujours de la même façon, lisant silencieusement de haut en bas la page de son carnet, on pouvait très facilement à la position de son regard deviner lequel d’entre nous avait toutes les chances d’y passer !

Une fois encore, le nom de Raphaël avait été murmuré subtilement par ceux du premier rang avant même que notre illustre professeur eût ouvert la bouche. Comme l’élève interrogé avait

fait une bonne impression dès le départ, le professeur cette fois resta silencieux, il semblait plus ombrageux et plus triste, plus pâle aussi que de coutume et laissa toute initiative à Raphaël, qui non content d'avoir eu le dernier mot, se précipita pour lui venir en aide quand M. Millet manqua trébucher en se levant de son bureau.

Aussitôt remis de ses émotions, notre brave se précipita sur sa boîte de pilules, le contraire nous eût étonnés ! A quelque temps de là, le sort désigna Sulkan, un fieffé filou très sympathique au demeurant, originaire d'Ain-El-Arba et qui n'avait pas son pareil pour jouer au *pitchac*. Roi incontesté de ce sport largement répandu à l'époque, notre brave Sulkan était ce qu'on peut appeler, sans se tromper, un mauvais élève, ce qui ne l'empêchera pas, curieusement, de devenir plus tard proviseur de lycée dans la région parisienne.

Sulkan avance donc vers l'estrade à son tour persuadé qu'il n'y restera pas longtemps, il faut croire qu'il se connaissait bien, le bougre ! A la question du professeur : - Conjugue-moi l'expression « Je suis un cancre » au futur antérieur de l'indicatif ? Surprise ! Sulkan, bluffant, contrairement à son habitude ne reste pas muet et sur un ton monotone, mais quelque peu assuré après avoir jeté discrètement un œil sur l'intérieur de sa main, il déclame à notre grand étonnement :

-« J'aurai été un cancre, tu auras été un cancre, il aura été un cancre...nous aurons été..., vous aurez été,... ils auront été un cancre ! » Le professeur le regarde méchamment et lui lance

- « Tu l'as dit toi-même ! Tu n'auras été qu'un cancre ! Retourne à ta place, bipède écervelé, tu auras un zéro comme d'habitude. Au fait ton zéro le veux-tu rond ou ovale ?

Tu ne pourras pas dire que tu n'as pas eu le choix ! »

Dans l'instant, nous restons éberlués car, même s'il nous faut un certain temps pour vérifier que Sulkan ne s'est pas trompé, il est toujours difficile d'affronter Millet qui nous glace d'effroi dès que son regard d'acier se pose sur nous.

Le lendemain, nos deux délégués de classe dûment mandatés auront beau demander poliment au professeur de revoir la note de Sulkan qui, apparemment et c'est une chance, ne s'est pas trompé...Que nenni ! Rien n'y fait. On ne discute pas avec son professeur qui n'est pas un marchand de tapis ! Qu'on se le dise !...

C'est donc à partir de ce moment qu'une grogne s'installe dans la classe, que le professeur a beaucoup de mal à supporter. Les zéros pleuvent et les heures de colle tombent comme grêle en mars ! La guerre est déclarée.

Un climat malsain règne désormais en classe entre les élèves qui voudraient travailler coûte que coûte et ceux bien plus nombreux qui souhaitent en découdre à tout prix et surtout ne rien faire. Ces derniers pensent arriver à dégoûter le professeur et ainsi peut-être avoir la chance de s'en débarrasser. Alors pourquoi se priver ?

C'est à qui fera le plus de bruit ! Comme par hasard les cahiers, les livres et les trousseaux ont du mal à trouver leur place sur les pupitres et dans un bruit répété s'écrasent au pied des tables. Le désordre le plus complet s'installe. Ce bruit infernal et continu ne manque pas d'attirer l'attention du surveillant général, M. Ledur qui malgré sa corpulence grimpe quatre à quatre les escaliers pour venir se placer en embuscade devant notre salle de classe dont la

porte est restée malencontreusement ouverte. Aussitôt c'est le silence. M. Millet qui n'a pas pu voir le surveillant général placé où il est, se montre à peine étonné. Le cours redémarre pendant que Ledur s'éloigne non sans avoir jeté un méchant regard à ceux des nôtres qui ont pu l'apercevoir. Quelques jours plus tard, M. Millet, très pâle semble particulièrement nerveux et c'est de justesse qu'il s'abstient de gifler l'élève qu'il rend responsable de l'affaire ! Il vient de découvrir que toutes ses craies sont mouillées, ce qui bien évidemment l'empêche d'écrire au tableau. S'il avait eu l'odorat plus fin il aurait su que ce n'était pas dans l'eau qu'avaient trempé ses craies !

Nous sommes passés au deuxième stade de l'*intifada* ! La consigne est de venir en classe les poches pleines de projectiles qu'il nous faudra au signal et, dans l'ordre, balancer sur le professeur à son bureau quand il écrit ou au tableau lorsqu'il nous tourne le dos. Au début, les grosses boulettes qui traînent dans la cour au pied des énormes ficus suffiront. Puis on vit planer des avions de papier fabriqués dans les règles de l'art et à une cadence insoupçonnable...

Mais très vite d'autres projectiles plus odorants et plus percutants comme les boules pointues et les quartiers de l'infâme fromage blanc au goût farineux, qu'on nous sert au réfectoire et que plus personne n'ose avaler, remplacent avantageusement nos avions qui bien souvent tourbillonnent longtemps avant d'aller s'écraser un peu partout dans la classe, excepté sur la cible désignée !

Un jour que l'effervescence est à son comble, et où notre brave professeur de lettres fait l'objet d'une bataille en règle, les projectiles de toutes sortes s'abattent sur sa personne. Il est même obligé de se réfugier derrière le tableau qu'il rabat partiellement et où viennent se planter quelques fléchettes !

Heureusement pour notre homme, Ledur veille. Par la porte qui est ouverte comme pour mieux l'attirer, il fait signe à deux élèves de sortir. Le chahut est tel que ces deux camarades sortiront sans que personne ne s'en aperçoive et seront tous deux renvoyés du lycée quelques jours plus tard.

Cet incident fit grand bruit parmi les internes de la classe qui, ne voulant pas subir le sort de leurs deux camarades (l'un exilé au lycée Laperrine de Sidi-bel-Abbès, l'autre au lycée Basset de Mostaganem), mirent une sourdine à leur chahut et M.Millet ne fut pas le dernier à apprécier car, pour la première fois, il pouvait entendre le son de sa propre voix lorsqu'il dictait son cours.

Pour montrer son contentement, il retira de son cartable ses pilules et d'un trait en avala deux !

Reprenant petit à petit cœur à l'ouvrage, le professeur nous adresse alors la parole avec plus d'aménité et je crois même que pour la première fois il se met à nous vouvoyer et à nous appeler par notre nom !

- Domeneghetti, voulez-vous bien ouvrir la fenêtre je vous prie ?
- **Borda**, soyez gentil passez votre manuel à votre voisin Benaziz qui n'a pas cru bon d'apporter le sien aujourd'hui ?

- Qui voudrait bien rappeler à Monsieur Labussière que la classe n'est pas un ring de boxe ?
- ...Mathieu St Laurent, cessez de dessiner en permanence, vous n'irez pas bien loin ! Grave erreur d'appréciation de la part de M. Millet quand on sait ce que devint notre camarade qui passait effectivement des heures à croquer divinement même sur ses copies de magnifiques mannequins féminins qu'il s'obstinait à revêtir et que nous réclamions entièrement nus !
- ... Elkabbach, de grâce, taisez-vous ! Vous ennuyez votre voisin ! Ce dernier lui aussi ne restera pas inconnu... S'adressant à la classe, notre brave professeur :
- Que pensez-vous d'une interrogation écrite la semaine prochaine ?

C'était bien la première fois que l'on nous parlait sur ce ton et que les interrogations écrites étaient programmées et annoncées à l'avance ! Nous nous remîmes à espérer en des temps meilleurs. Comme beaucoup de mes camarades, je repris mes litanies de déclinaisons latines avec un réel engouement allant jusqu'à me passionner pour « La guerre des Gaules » et Jules César qui nous paraissait désormais, lui aussi plus tendre avec ses ennemis.

Un vendredi matin, grand branle-bas dans tout l'établissement. Le drapeau bleu, blanc, rouge, est hissé tout en haut du mât du lycée. Pas de doute, un inspecteur général est dans nos murs ! M. Morisset, inspecteur général de latin, celui-là même qui avec Georges Thévenot est l'auteur de notre manuel « Les Lettres Latines », débarque dans notre classe. Sagement il va prendre place au fond et pendant toute l'heure M. Millet-Lepage est méconnaissable. Contrairement à ses habitudes, il se tient debout souriant, va et vient, nous expliquant dans le détail les finesses de la langue latine, les litotes chères à Tacite, les exceptions chez Pline le Jeune, ...

Il ne ménage pas ses efforts. Lorsque la sonnerie annonce la fin du cours, il en est presque contrarié et regrette de devoir s'arrêter. L'inspecteur ravi se lève et félicite chaleureusement notre professeur :

- « Je vous félicite, Monsieur Millet-Lepage, je viens d'assister à un cours exceptionnel, on sent que vous prenez beaucoup de plaisir à enseigner et que vos élèves vous admirent ». Puis se tournant vers nous :

« Messieurs, vous avez un des meilleurs professeurs de lettres qui soit, ce fut du moins mon meilleur élève à Paris ! Sachez en profiter ! »

M. Millet rouge de plaisir lui répondit :

- « Plus que du plaisir M. l'Inspecteur, une grande joie ! »

A peine l'inspecteur sorti, Millet titube et sûrement fatigué par les efforts qu'il vient de fournir, s'assoit précipitamment à son bureau. Il cherche dans son cartable quelque chose qu'il ne trouve pas...

« Exceptionnel », avait dit l'Inspecteur. Oui ce cours fut exceptionnel car très vite notre admirable professeur reprit ses anciennes habitudes. Le lendemain, assis à son bureau, il ouvrit son classeur et on put l'entendre encore et toujours dicter son cours : Grand A, à la ligne alpha.... bêta, .... gamma... Puis Grand B, ...et ainsi de suite. Deux heures consécutives d'écriture, de quoi nous plonger à nouveau dans la mélancolie qui nous avait jadis saisis.

Le temps était à l'orage et un rien pouvait déclencher la tempête :

L'un des nôtres, Bouzlouf, pris subitement d'une grande envie, demanda à aller aux toilettes. Le professeur, visiblement aussi blanc qu'un linge, lui répondit que les récréations étaient expressément faites pour et que par conséquent, il lui interdisait de quitter la classe.

Bouzlouf dont le visage défait trahissait une crise douloureuse et urgente réitéra sa demande... Notre camarade suppliait qu'on le laissât sortir, mais le professeur resta inflexible. Nous essayâmes de plaider la cause de notre ami en vain. Se tordant de douleur, l'élève était sur le point de se soulager quand la sonnerie salvatrice retentit ! Tous jurèrent de reprendre les hostilités et de venger notre condisciple.

Le sort nous favorisa... Encore que ... Un certain jour où la grisaille du ciel se conjugait avec notre peu d'appétence pour le cours de latin qui nous attendait, nous eûmes l'agréable surprise de ne pas voir venir Millet après que la sonnerie eut retenti. Nous étions toujours en rang devant la porte de la salle de classe quand apparut le surgé M. Ledur qui nous intima l'ordre d'avancer. Il s'engouffra à la suite et nous annonça que M. Millet étant malade, nous n'aurions pas cours.

Il demanda à l'un des nôtres, Jean-Pierre Alba, en qui il avait le plus confiance, d'aller occuper le bureau, avec la mission de noter au tableau le nom de ceux dont il aurait à se plaindre ! Comme nous avions une composition de sciences l'heure d'après, nous nous plongeâmes sans retenue dans nos cahiers et notre surveillant du jour n'eut pas l'occasion de noter un seul nom au tableau.

Il en profita pour ouvrir le tiroir du bureau de M. Millet et découvrit avec un grand intérêt un dossier contenant divers papiers qu'il s'empressa de nous montrer :

Une poignée de "bulletins de colle" vierges, un ticket de théâtre, deux ou trois photos de Marilyn, l'une en petite tenue, une autre qui montrait la star rabaissant pudiquement de ses deux mains sa robe qu'un vent fripon soulevait,... une ordonnance médicale illisible, et une carte postale déjà ancienne adressée à Monsieur Yves Millet-Lepage, professeur au lycée Lamoricière d'Oran (Algérie) par un certain Jean d'O.....(illisible) et sur laquelle on pouvait lire :

« Paris le 25 octobre 1950

Cher Yves, Qu'est-ce qui t'a pris de quitter soudainement tes chers amis pour aller t'expatrier au bout du monde ! Oran, la radieuse ! Les filles y sont belles à ce qu'il paraît mais la ville est d'une laideur exécration au point d'avoir fait fuir notre ami Albert Camus au bout d'un an !

Reviens-nous très vite, tu nous manques beaucoup. Notre ami E.D. est toujours interne à la Salpêtrière, il te recommande de suivre rigoureusement ses prescriptions.

*Animus imperat corpori. Ægroto dum anima est, spes est ! Vale !* »

Autant dire que nous restâmes stoïques devant ces reliques jugées inintéressantes et qu'on s'empressa de remettre en place.

La composition de sciences qui nous attendait nous paraissait une affaire plus urgente et autrement plus gratifiante !

Seul le fort en version latine, notre ami Gepeto s'essaya à déchiffrer la fin du message et on l'entendit après un court temps de réflexion annoncer « Le mental domine le corps... Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! ... Porte-toi bien ! »

... Ce qui, pour nous, n'eut aucun effet et ne provoqua aucun commentaire. A quelque temps de là, l'un des nôtres nous apprit que son oncle avait fait la guerre comme artilleur en Italie et qu'il avait eu comme officier (lieutenant à galon plein) **un certain Millet-Lepage** qui avait fait probablement carrière par la suite dans l'Education Nationale !

Renseignements pris, c'était bien notre professeur. L'ennui était que l'oncle de cet élève qui était alors sergent, chef de pièce sous les ordres du lieutenant Millet, lui avait certifié que son professeur était un pleutre et avait singulièrement manqué de courage pendant l'assaut donné au Mont Faron où lui-même avait dû suppléer son supérieur misérablement absent pendant le combat et planqué honteusement, mort de fièvre, sous une bâche à plusieurs reprises pendant les bombardements de l'ennemi.

Cet oncle ajoutait que lorsque l'armée victorieuse pénétra dans Marseille, Millet se remit de ses émotions, rajusta sa tenue, bomba le torse, enfila son képi d'officier et pistolet à la main menaça ses subordonnés de leur brûler la cervelle s'ils refusaient d'obéir !

Ces derniers ne souhaitaient pas défiler devant la population marseillaise en liesse mais plutôt se reposer des efforts fournis la veille.

L'oncle était persuadé que Millet aurait tiré, il en avait le droit, si ses hommes n'avaient pas fini par lui obéir. Cet oncle, ancien sergent, instituteur dans le civil, avait même accepté d'écrire et de signer son témoignage. Fort de cette trouvaille, notre ami se confia à des proches et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans tout le lycée et, bien sûr, une main indélicate glissa furtivement dans le cartable du professeur le témoignage en question. Nous tenions notre vengeance !...

Les jours qui suivirent, on observa avec une extrême attention notre professeur qui ne laissait rien paraître. On avait fini par croire qu'il n'avait pas lu le papier glissé dans son cartable ou que le témoignage n'était pas fondé. Profitant d'un passage de la bataille de Pharsale, Millet nous explique que, dans ces combats qui ressemblaient beaucoup à ceux que l'armée d'Afrique avait connus en Italie pour repousser les « Germains » ..., le hasard pouvait avoir un grand rôle et que ce qui paraissait évident aujourd'hui pouvait ne pas l'avoir été sous le feu ... Nous restons muets.

Un autre jour, profitant d'un texte de Genevoix sur la guerre des tranchées et nos vaillants poilus, la conversation glisse petit à petit sur la deuxième guerre mondiale où la France bien affaiblie est sauvée par l'Armée d'Afrique qui débarque en Provence, boute les « Boches » hors du pays varois, délivre Marseille et remonte la vallée du Rhône pour libérer Strasbourg..... Millet nous dit alors : - Mais vous devez certainement avoir des parents ou oncles qui ont fait cette guerre ? De véritables héros ? Parmi eux, des musulmans français. J'en suis témoin...C'était très dur pour nous parfois. On manquait de tout et l'ennemi implacable nous attendait bien terré dans ses blockhaus. C'était dur, très dur...mes enfants...de marcher à découvert face à la mitraille ! ...

La plupart d'entre nous n'en savaient rien et se contentèrent de lever les épaules. Mais nous avions tous compris que ces questions n'étaient pas anodines et qu'elles pouvaient être une réponse à notre enquête. Nous avons tout de même remarqué qu'il nous avait, pour la première fois, appelés mes enfants !

Par la suite, notre brave Millet semblait très souvent absent sinon physiquement du moins mentalement.



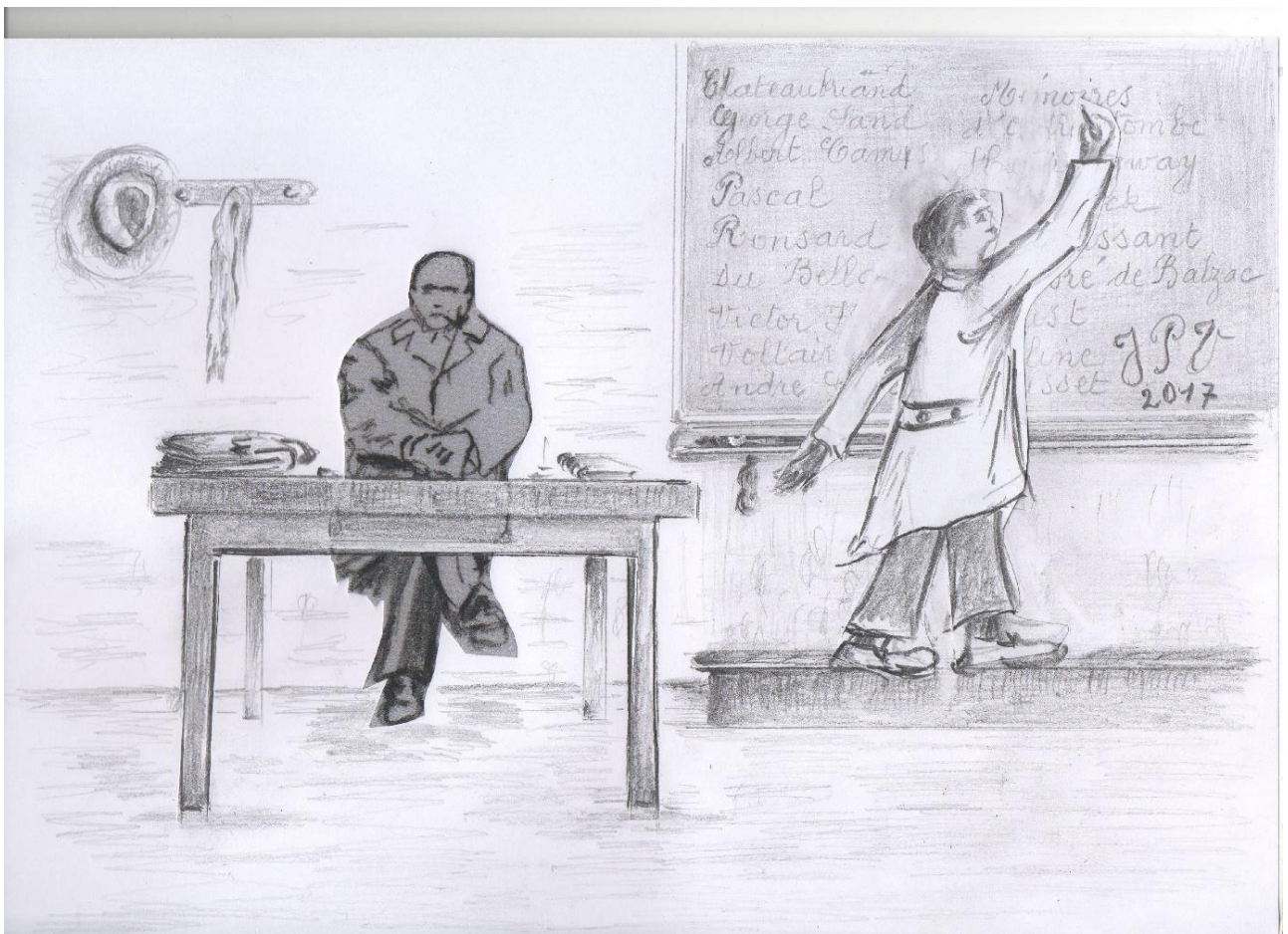
Le regard lointain, il semblait préoccupé au point d'oublier un jour sa pipe et ses pilules sur le bureau. L'un des nôtres s'empressa de les lui rapporter. La paix semblait revenue. Nous étions désormais rarement interrogés et toujours traités avec bienveillance. On en venait presque à regretter notre geste et espérons que le billet n'avait pas atteint son but.

Le temps passa, et après les vacances de Pâques, on eut la surprise de voir dans la classe de M. Millet-Lepage, un nouveau professeur, M. Courlis, qui nous apprit que son prédécesseur avait été retrouvé pendu dans sa maison. Stupéfaits, nous lui demandâmes s'il en connaissait la raison et ce dernier nous répondit : - Oui bien sûr, il a laissé un billet dans son cartable que M. le surveillant général Ledur vient de me remettre à votre intention. Le professeur lut :

*« Oran, le 7 avril 1952*

*Je souffre depuis longtemps d'une maladie incurable qui me tue chaque jour davantage... Mes remèdes opiacés ont contenu un temps ces douleurs insupportables mais... seul et malade, je souffre trop, je n'en peux plus, la douleur est trop forte...Il faut en finir. Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser ou humilier et plus particulièrement à mes élèves que je n'ai pas su aimer comme je l'aurais voulu...*

*Yves Millet-Lepage ».*



M. Yves Millet-Lepage.